

et toute dignité à ses délibérations en l'obligeant à délibérer sous une autre pression que celle de sa conscience et de son patriotisme. Ces délégués, à la tête desquels était Drevet, homme discret et habile, furent ébranlés eux-mêmes par les murmures de réprobation qui s'élevèrent de toute part contre eux du sein des premiers groupes dont le gouvernement était déjà sympathiquement entouré. Arago, Ledru-Rollin, Crémieux, Marie, les haranguèrent.

Lamartine lui-même gagna leur confiance par sa franchise, « ou ne me prenez pas, ou prenez-moi libre leur dit-il, en leur serrant la main, le peuple est maître de sa confiance, mais je suis maître de ma conscience. qu'il me dépose s'il le veut; mais je ne m'avilirai pas à le flatter ni à le trahir. »

Ces hommes, dont le plus jeune fut étouffé dans la nuit en s'opposant héroïquement à une des invasions du peuple dans l'Hôtel de Ville, restèrent quelque temps confondus dans la foule des assistants. puis ils reçurent des missions du gouvernement lui-même, ils furent au nombre de ses auxiliaires les plus dévoués et rendirent des services utiles à l'ordre et à la république.

XIII.

Cependant le jour avait paru. l'armée confuse, composée des trois éléments que nous venons de

signaler, et que les chefs du parti terroriste et communiste avaient ralliés pendant la nuit, commençait à descendre par petites bandes et à s'agglomérer en masses compactes sur la place et les quais de l'Hôtel de Ville jusqu'à la Bastille.

Les différents noyaux autour desquels ces groupes d'abord épars se rejoignirent, étaient formés de quinze à vingt hommes jeunes, mais cependant mûrs, et qui paraissaient investis d'une certaine autorité habituelle ou morale sur les autres. leur costume était le costume intermédiaire entre la bourgeoisie et le peuple. leur visage était grave, leur teint pâle, leur regard concentré, leur attitude martiale. résolus, disciplinés, ils semblaient autant de postes avancés pour attendre avant d'agir que l'armée à laquelle ils servaient de guides les eût entourés. un des hommes principaux de chacun de ces noyaux révolutionnaires portait un drapeau rouge, fabriqué à la hâte dans la nuit avec toutes les pièces d'étoffes de cette couleur qu'on s'était disputées dans les magasins des rues voisines. Les chefs secondaires avaient des brassards et des ceintures rouges. tous portaient au moins un ruban rouge à la boutonnière de leurs habits.

A mesure que les bandes armées d'armes de toute espèce, fusils, pistolets, sabres, piques, baïonnettes, poignards, arrivaient sur la place, des hommes apostés déroulaient, déchiraient, distri-

buient, jetaient à ces milliers de mains levées, des morceaux d'écarlate que les attroupements s'empressaient d'attacher à leurs vestes, à leurs chemises de toile bleue, à leurs chapeaux. En un moment la couleur rouge, comme autant d'étincelles jaillissant de mains en mains et de poitrines en poitrines, courait sur des zones entières du quai, des rues, de la place de Grève, et éblouissait ou consternait les regards des spectateurs placés aux fenêtres de l'Hôtel de Ville.

Quelques groupes d'ouvriers, non initiés au mouvement et accourant des quartiers lointains pour offrir leurs bras à la république, débouchaient par moments des ponts et des quais, à la suite d'un drapeau tricolore et aux cris de : Vive le gouvernement provisoire. Étonnés du changement d'étendards, ils s'enfonçaient lentement dans la foule pour s'approcher du perron. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils étaient entourés, pressés, provoqués, quelquefois insultés par les groupes terroristes. On leur faisait honte de ces couleurs qui avaient porté la liberté, le nom et la gloire de la France. on leur présentait un autre étendard. Les uns l'acceptaient par étonnement et par imitation. les autres hésitaient et l'abaissaient.

Quelques groupes le défendaient contre les insultes des bandes rouges. On voyait ces drapeaux tour à tour abattus ou relevés aux gestes, aux cris

de fureur ou d'indignation réciproques, flotter en lambeaux ou disparaître peu à peu sur les têtes de la multitude. Ils disparaissaient aussi des fenêtres et des toits des maisons en face. ils étaient remplacés par la couleur sinistre de la faction victorieuse. quelques bandes armées franchissant les grilles et se hissant au sommet du portail arboraient le drapeau rouge à la place du drapeau tricolore dans les mains de la statue d'Henri IV. Deux ou trois de ces lambeaux d'écarlate étaient agités par des complices ou par des hommes intimidés aux fenêtres de l'angle du palais. on les saluait par des coups de fusils chargés à balles qui brisaient les vitres en ricochant jusque dans les salles.

Ceux des membres du gouvernement en petit nombre, qui avaient passé la nuit dans l'Hôtel de Ville, n'avaient pour se défendre que quelques braves citoyens unis à eux par l'instinct du dévouement et par l'attrait du danger pour les cœurs d'élite. quelques élèves calmes, actifs, intrépides de l'École polytechnique et de l'école de Saint-Cyr, et la masse confuse et inconnue des combattants de la veille couchés à côté de leurs armes sur le pavé des cours ou sur les marches des escaliers. Mais malgré les efforts des colonels Rey, Lagrange, et de quelques autres chefs des combattants qui avaient été désignés ou qui s'étaient installés d'eux-mêmes aux divers commandements

du palais du peuple, ces assaillants de la veille, devenus les défenseurs du lendemain, ne pouvaient résister ni de cœur ni de main à cette seconde vague de la révolution venant refouler et submerger la première. C'était des deux côtés les mêmes hommes, les mêmes costumes, la même langue, les mêmes cris, des compagnons de barricades de la nuit, se retrouvant, non pour se combattre, mais pour se confondre et pour s'exalter mutuellement le matin. Le faible poste de gardes nationaux, noyé dans cet océan d'hommes armés, n'était plus composé que de deux ou trois courageux citoyens dont les noms mériteraient la mention de l'histoire. ils vinrent offrir leurs baïonnettes et demander des ordres. Lamartine leur ordonna de se replier dans l'intérieur en attendant que les maires de Paris, avertis par Marrast et Marie, parvinssent à rassembler et à diriger quelques détachements au secours du gouvernement assailli.

XIV.

A peine ces ordres étaient-ils partis, que les bandes d'hommes sordidement vêtus, recrutées dans les rues indigentes des faubourgs et des banlieues les plus reculées de l'ouest et de l'est de Paris, affluèrent avec de telles irruptions, de tels courants, de tels chants et de tels cris sur la place, que cette multitude déjà pressée ondoya sous l'œil

comme une mer. bientôt se précipitant de tout son poids contre les grilles, elle les força, les franchit et s'engouffra pêle-mêle par toutes les issues dans l'édifice. elle le remplit en un instant de foule, de tumulte et de confusion. on ne peut estimer à moins de trente à quarante mille hommes la multitude qui couvrait alors la place, les quais, les embouchures des rues, les jardins, les cours, les escaliers, les corridors, les salles de l'Hôtel de Ville.

L'entrée de cette masse de peuple précédée par les principaux chefs qui l'avaient recrutée et qui lui avaient soufflé leur esprit et donné leurs insignes, fut suivie des mugissements et des clameurs d'une marée qui a rompu sa digue.

Les différents tronçons de cette foule se répandirent dans toutes les parties de l'édifice, en vociférant, en gesticulant, en brandissant ses armes. ils tiraient çà et là des coups de feu, sans autre direction que l'égarement, sans autres intentions que de signaler leurs armes et leur ivresse. Les balles frappaient les plafonds et déchiraient les entablements des fenêtres et des portes. La masse plus nombreuse, mais qui n'avait pu pénétrer, chantait en chœur une *Marseillaise* sans fin. La place entière était une plaine de têtes pâles ou colorées d'émotions, tournées toutes vers la façade du palais, de mains levées et de drapeaux rouges agités sur ces têtes. On imposait par ce signe au gouvernement le sym-

bole et la signification de la république convulsive qu'on voulait lui commander.

Le petit nombre d'élèves des écoles, d'hommes dévoués, de combattants de la veille, déjà un peu disciplinés par la nuit, et par la confiance que le gouvernement leur avait témoignée en s'entourant comme des premiers prétoriens de la république, s'étaient repliés devant cette foule ils s'étaient réfugiés aux derniers paliers des escaliers, dans les corridors étroits et dans les pièces encombrées de citoyens et de tumulte qui précédaient le siège du gouvernement. Ces postes invincibles, par l'impossibilité même de reculer à cause de l'encombrement général et de la résistance des portes et des murs, étaient vainement étouffés par les nouvelles colonnes armées qui s'élançaient à l'assaut du gouvernement. Ils opposaient un rempart de corps humains à ces irruptions sans cesse renaissantes, sans cesse refoulées.

On entendait de la petite chambre du conseil mugir la multitude, éclater les rixes, monter les chants, frémir les voix, hurler les vociférations, craquer les portes, tinter en tombant les vitres, retentir les coups de feu. Des dialogues forcenés s'établissaient à portée de l'oreille entre les chefs et les orateurs des assaillants et les groupes qui défendaient les accès des appartements réservés. A chaque instant des impulsions plus terribles

heurtant contre l'avant-garde des citoyens qui remplissaient les antichambres ou les couloirs, se communiquaient jusqu'aux portes du conseil, les ébranlaient, et renversaient sur les dalles des corridors des corps foulés aux pieds par ceux qui restaient debout.

« Laissez-nous parler à ce gouvernement d'hommes inconnus ou suspects au peuple » criaient les meneurs et répétaient les vociférateurs fanatisés derrière eux. « — qui sont-ils? — que font-ils? — quelle république nous ourdissent-ils? — Est-ce cette république où le riche continue à jouir et le pauvre à souffrir? le fabricant à exploiter l'homme en le condamnant au salaire ou à la famine? le capitaliste à faire lui seul les conditions de son capital ou à l'enfourner? — Est-ce cette république qui, après avoir été conquise par notre sang, se contentera de laver le pavé pour y faire rouler de nouveau les voitures de l'opulence en éclaboussant le peuple en haillons? — Est-ce cette république qui ménagera les vices de la société dans la tête et qui les punira dans les membres? qui n'aura ni juges, ni vengeance, ni échafaud pour les traîtres? qui fera de l'humanité aux dépens de l'humanité? qui pactisera avec les tyrans? les prêtres, les nobles, les bourgeois, les propriétaires? et qui nous rendra sous un autre nom tous les abus, tous les privilèges, toutes les iniquités de la royauté?

— Non, non, non, ajoutaient les plus exaspérés. Ces hommes ne sont pas de notre race. « point de confiance dans des hommes qui n'ont pas subi les mêmes privations que nous; qui n'apportent pas les mêmes ressentiments; qui ne parlent pas la même langue; qui ne s'habillent pas des mêmes haillons que nous! Destituons-les, chassons-les, précipitons-les de leur pouvoir usurpé, surpris, dérobé dans une nuit! — Nous voulons faire notre république nous-mêmes, nous voulons que le gouvernement du peuple soit du peuple, composé d'hommes connus et aimés du peuple. — A bas le drapeau de la royauté qui nous rappelle notre servitude et ses crimes! — Vive le drapeau rouge symbole de notre affranchissement! »

XV.

Ainsi parlaient dans les goupes ces orateurs qui eux-mêmes pour la plupart affectaient la misère et les ressentiments du peuple dont ils ne partageaient en effet ni les travaux ni la souffrance. De même que l'antiquité avait des pleureuses gagées pour feindre le deuil et les larmes, le parti terroriste avait ce jour-là ces furieux à froid pour simuler la faim, les misères et les ressentiments du peuple. Cependant derrière eux le vrai peuple se reconnaissait dans ses misères trop réelles et dans ses aspirations

confuses d'égalité, de bien-être, et quelquefois d'envie, et faisant écho des regards, des gestes et du cœur à ces orateurs il applaudissait à leurs paroles, élevait le drapeau rouge, brandissait ses armes, et se répandait en soupçons et en imprécations contre le gouvernement.

Les républicains calmes et bien intentionnés s'efforçaient d'apaiser ces hommes, on leur représentait que si les membres du nouveau gouvernement avaient voulu se ménager des trahisons contre le peuple et une retraite dans la royauté, ils n'auraient pas la veille proclamé la république; que si leurs noms n'étaient pas aux yeux de la multitude des garanties de probité politique suffisantes, leurs têtes étaient des gages de fidélité à la révolution au sein de laquelle ils s'étaient librement et courageusement jetés; qu'au gouvernement d'une grave et intelligente nation comme la France, il fallait des hommes versés dans les affaires du dedans ou du dehors; des hommes qui sussent parler, écrire, administrer, commander par éducation et par habitude; que ceux-là étaient sortis la veille de l'acclamation publique pour sauver la patrie et le peuple lui-même; qu'ils s'étaient jetés avec intrépidité les pieds dans le sang pour arrêter le sang; qu'en quelques heures ils avaient beaucoup fait; qu'il fallait leur laisser le temps de faire encore et les juger ensuite à l'œuvre.

XVI.

Ces paroles faisaient impression sur la partie la plus raisonnable de la foule. — Eh bien disaient des hommes qui sortaient des rangs pour serrer la main aux amis de l'ordre et du gouvernement. « Vous avez raison, nous ne pouvons pas nous gouverner nous-mêmes, nous n'avons pas l'instruction nécessaire pour connaître les choses et les hommes : à chacun son métier, ces hommes sont d'honnêtes gens, ils ont été dans l'opposition et du côté du peuple sous le dernier gouvernement, qu'ils nous gouvernent, nous le voulons bien, mais qu'ils nous gouvernent comme nous l'entendons ! Dans notre intérêt, sous notre drapeau, en notre présence, qu'ils nous disent ce qu'ils veulent faire de nous et pour nous, qu'ils arborent nos couleurs, qu'ils s'entourent de nous seuls, qu'ils délibèrent en plein peuple ! qu'un certain nombre d'entre nous assiste à tous leurs actes et à toutes leurs pensées, pour nous répondre d'eux, et pour leur ôter non pas seulement la tentation, mais la possibilité de nous tromper ! »

Des applaudissements plus frénétiques acclamaient ces dernières motions. Ne pas violer le gouvernement, mais l'entourer, le dominer, l'asservir, lui arracher le changement du drapeau de la révo-

lution, les mesures de 93, les proscriptions, les expropriations, les tribunaux populaires, la proclamation des dangers de la patrie, la déclaration de guerre à tous les trônes, ce régime extrême enfin qui pour soulever une nation et pour la jeter tout entière aux factieux a besoin de la guerre aux extrémités et de l'échafaud au centre, ajoutez à ce programme de la République de 93, la lutte ouverte des prolétaires contre la bourgeoisie, du salaire contre le capital, de l'ouvrier contre le fabricant, du consommateur contre le commerçant, tel était le sens violemment commenté des résolutions, des discours, des vociférations qui s'établissaient parmi les groupes des assaillants.

XVII.

Mais cet esprit était loin d'être unanime et sans contradicteurs parmi la foule des bons citoyens qui grossissait d'heure en heure à l'Hôtel de Ville.

Les terroristes et les communistes inspiraient horreur et effroi aux républicains éclairés et courageux qui s'étaient pressés dès la veille autour d'un centre modérateur du gouvernement. Ceux-là comme l'immense majorité du peuple de Paris, voyaient dans la République une émancipation humaine et magnanime de toutes les classes sans oppression pour aucune. Ils y voyaient un perfec-